

DE MÉCON- NAISSANCE

EN RECON- NAISSANCES

*SUR QUELQUES DIMENSIONS HUMAINES
MISES EN PÉRIL PAR L'EXCLUSION*

Patrick BOULICAUD*

« J'apprends d'eux, ils devraient apprendre de moi. » Cette phrase d'une étonnante simplicité est prononcée par un Camerounais d'une quarantaine d'années que nous appellerons Nsele, homme d'expérience venu à Istanbul un an plus tôt dans le but de faire du commerce. Elle en dit long sur les rapports complexes entre les personnes dites « migrantes », la population turque et le gouvernement de Turquie. Nsele est quelque peu désabusé mais pas désespéré. Sa vie a été « catastrophique » durant les premiers mois : « Je ne connaissais personne, j'ai dû me battre pour

m'en sortir... » Il a fini par rencontrer des gens, puis découvrir et apprécier la langue et la culture turques. Même s'il est resté sans travail faute d'autorisation, il a ainsi appris beaucoup de choses « par rapport à la vie » : « Disons que ce voyage m'a servi intellectuellement, même s'il ne m'a pas aidé économiquement (...). Être ici, ça m'a apporté beaucoup de changements personnels qui vont retentir sur d'autres domaines : l'éducation de mes enfants, la vie de famille, le rapport avec les gens. J'ai appris à écouter les gens, ici. Avant, j'aimais bien imposer mes idées. Maintenant, je sais mieux partager. » Si Nsele décrit les Turcs comme « généralement accueillants », il est néanmoins sensible au douloureux problème du racisme, auquel il a beaucoup réfléchi. « Le gouvernement turc ne s'intéresse pas aux étrangers qui sont sur place », constate-t-il avec un geste fataliste.

Violences de l'exclusion

Nsele est un parmi les nombreuses personnes qui fréquentent le centre de santé pour migrants de Kumkapi. Cette population vivant une situation commune de migration s'illustre par une remarquable diversité de parcours et de discours. Cependant, les personnes que nous rencontrons sont unanimes à interroger, contester voire condamner la violente exclusion qui leur est réservée par les instances politiques turques et les populations locales. Bon nombre de témoignages signalent ainsi des violences quotidiennes, tant physiques que verbales. Adama, Sénégalais de 33 ans, nous raconte sa douloureuse perplexité : « On se pose beaucoup de questions : sur l'avenir, sur l'insécurité, ici. Dans la rue, les gens te taquent. Ils portent des poignards, des armes. Ils t'insultent. Mais tu ne peux pas répondre... » John, Nigérian de 40 ans, confirme : « Tu ne peux pas te battre avec les Turcs s'ils t'agressent. Personne ne te protégera. » Il nous est signalé à de nombreuses reprises qu'en cas de litige, la police turque intervient systématiquement en défaveur des « étrangers ». Sara, Camerounaise de 32 ans, est profondément choquée que les enfants turcs insultent les Noirs sans être réprimandés par leurs parents. Géraldine, indignée, confirme : « On nous appelle "singes". Même les enfants font ça... » Jean-Claude, Camerounais de 38 ans,

commence l'entretien par ces mots : « Ici, surtout pour les Africains, c'est trop difficile. C'est à cause de la mentalité : ils ne respectent pas les étrangers, surtout les noirs. Ils ne respectent pas non plus la femme étrangère, c'est comme une chose. Leur langue n'a pas de frein : elle lâche tout. Ils osent dire des insultes et des insanités. » C'est ainsi une plainte lancinante qui s'égrené au fil des entretiens dans le petit bureau où nous recevons toutes ces personnes. Solitude, souffrance et tristesse semblent être leur lot quotidien. Peu de colère, comme le décrit simplement Boniface : « Triste, oui. Mais jamais en colère. Ça me fait mal, mais je ne peux pas le faire sortir... »

Les motivations profondes du racisme et de la xénophobie sont complexes. Ce que S. Freud nomme le « narcissisme des petites différences » peut cependant nous éclairer. Il s'agit d'un phénomène essentiel qui inspire à toute personne la peur d'autrui : « Dans les aversions et répulsions qui se manifestent de façon apparente à l'égard des étrangers qui nous touchent de près, nous pouvons reconnaître l'expression d'un amour de soi, d'un narcissisme, qui aspire à s'affirmer soi-même et se comporte comme si l'existence d'un écart par rapport aux formations individuelles qu'il a développées entraînait une critique de ces dernières et une mise en demeure de les remanier¹. » Cette peur repose sur une fragilité de l'identité profonde, qui fait craindre au sujet la perte de sa singularité. L'autre apparaît alors comme une menace à sa propre intégrité psychique. Toutes les formations culturelles telles que la famille et les groupes d'appartenance viennent traiter cette peur essentielle par une reconnaissance mutuelle des places de chacun, et introduire à une différenciation qui ne soit pas menaçante. Cependant, ces groupes sont constitués selon un processus similaire, et rejettent également des personnes ou groupes dont la différence est vécue comme menaçante. Les travaux de W.R Bion ont par ailleurs montré que tout groupe se structure en fonction de ce qu'on peut résumer par : son *leadership*,

1. FREUD, S., 1921, « Psychologie des foules et analyse du Moi », *Essais de psychanalyse*, Paris, Ed. Payot, 2001, p.183-184.

* *Psychologue clinicien et membre de la mission Turquie de Médecins du monde.*

ses idéaux, ses ennemis². Ainsi la figure de l'ennemi est une nécessité fondamentale dans toute formation groupale. Malheur alors à ceux qui font l'objet de ce processus, comme les personnes que nous avons rencontrées en font chaque jour l'amère expérience...

Une pareille exclusion a des conséquences profondes sur l'ensemble du psychisme. Déjà fragilisés par le déracinement, le déplacement, la perte du contact avec leurs proches ainsi que leurs cultures respectives, les migrants sont d'emblée confrontés à une hostilité de la part des instances étatiques et des populations. Les sécurités matérielles et psychiques de base, qui permettent à tout sujet d'évoluer en collectivité, sont ainsi violemment mises à mal. La plupart de ces personnes sont alors amenées à revivre une insécurité foncière que S. Freud nomme le « désaide³ », expérience primitive que traverse chaque personne durant les premiers mois de sa vie, et dont la reviviscence ramène le vécu psychique à une détresse apparemment sans recours.

Se défendre en donnant du sens à la situation

Cette situation peut entraîner la mise en place de défenses radicales. Ainsi en est-il de ce que J. Furtos nomme « syndrome d'auto-exclusion », à savoir une « exclusion de soi-même » en réponse aux failles environnementales : « *Le terme auto renvoie à une activité psychique interne, car tout en subissant la situation d'exclusion, le sujet a la capacité d'exercer sur lui-même une activité psychique pour s'exclure de la situation, pour ne pas la souffrir ni la penser, transformant ainsi le subir en agir⁴.* » S'exclure soi-même devient ainsi pour certains la dernière façon de rester acteurs de leur vie... Fort heureusement, nos entretiens avec lesdits « migrants » nous amènent

à constater que ceux-ci disposent d'autres ressources pour défendre leur intégrité psychique.

Face au racisme, il n'est pas rare que les victimes réagissent par le racisme, dans une identification défensive à la violence de l'autre. Ainsi en est-il de certaines gé-

néralisations que nous entendons à propos des « Turcs ». Yves, Ivoirien arrivé depuis à peine un mois, se met en colère à l'occasion d'un entretien : « *Dans les magasins, tu leur demandes le prix et ils te disent "Dégage !" Ils sont barbares ici !* » Il s'agit bien souvent là de pics du discours, où les parts les plus archaïques du psychisme émergent dans une réaction à l'agressivité quotidienne. De telles radicalisations sont cependant minoritaires.

La très grande majorité des entretiens témoigne plutôt d'une profonde perplexité face à tant de haine injustifiée, et d'une véritable réflexion pour en comprendre les raisons. Donner sens au comportement d'autrui, même de la façon la plus fantaisiste, a été reconnu par maints travaux en psychologie comme une façon de faire avec les réalités, aussi incompréhensibles soient-elles, et ainsi ne plus les subir passivement. Cela revient à s'en défendre, au moins intérieurement. Dans le champ de la psychopathologie, les psychoses en sont un exemple extrême : la réalité insupportable est recréée, réinventée sous la forme d'un délire afin qu'elle soit au moins vivable. Signalons au passage que les conditions de vie des migrants à Istanbul débouchent sur des catastrophes existentielles qui ne sont pas sans rappeler, par certains traits, les souffrances vécues dans ce type de pathologies, entre autres la dépersonnalisation.

Cependant, c'est de façon remarquablement adaptée que les « étrangers » appréhendent le contexte de leur accueil, et cherchent les causes dont ils subissent les conséquences. Dans l'impossibilité d'un dialogue, ils sont réduits à s'interroger eux-mêmes sur le « pourquoi ? » d'une telle exclusion, sans plus d'éléments que ce que leur apprend leur vécu quotidien. Adama, qui plus haut dénonçait une insécurité sans recours, ajoute : « *Je pensais que ce pays serait un peu plus civilisé, mais j'ai eu tort. Ils ont un problème de mentalité ici. Ils sont renfermés. On ne nous considère pas comme des personnes.* » Arthur, Ivoirien né au Nigéria, est affirmatif : « *Les Turcs ne connaissent pas les Droits de l'homme.* » Théodore, Ivoirien ayant vécu plusieurs mois en Algérie, décrit une véritable ignorance : « *Il n'y a pas de Droits de l'homme. Ils ont des idées arrêtées, ils ne sont jamais sortis de leur pays. On te voit et on te*

2. BION.W.R., 1961, *Recherches sur les petits groupes*, Paris, Ed.PUF, 2002.

3. FREUD.S., 1930, *Le malaise dans la culture*, Paris, Ed.PUF, 1995.

4. FURTOS.J., « Être dérangé par le social », dans FURTOS.J et coll, *Les cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*. Issy-Les-Moulineaux, Ed. Elsevier Masson, 2008, p.118.

déteste. » Boniface est plus circonspect : « *Quelqu'un qui ne connaît pas les droits et les valeurs de l'homme ne peut pas les respecter.* » Nsele, lui, a sa théorie : « *Je crois que les Turcs sont complexés face aux Noirs. Ils disent que les Turcs n'ont rien à apprendre des noirs. Naturellement, on devrait apprendre d'un autre peuple...* » Francis, Camerounais au discours très politique et engagé, regarde vers l'avenir : « *C'est compliqué au niveau de la société, ils n'acceptent pas l'étranger. La Turquie doit se développer, ils doivent apprendre.* » Yves : « *Je ne sais pas si les Turcs ont la phobie des Noirs. Ton pays, ils ne le connaissent pas, ils ne savent pas où c'est. (...). Ils disent que les Africains sont sauvages mais ils ne valent pas mieux que nous.* » De ces interprétations diverses mais congruentes, il ressort que « les Turcs » auraient à apprendre des étrangers qui vivent près d'eux, apprentissage concernant notamment la façon d'accueillir l'« étranger ». Il est intéressant de noter que la défense par la rationalisation entraîne ainsi une remobilisation des ressources identitaires et culturelles. Comme nous le révèle Oscar à propos du Niger : « *Dans mon pays, on respecte les étrangers, on fait attention.* » Les migrants dans leur majorité s'estiment ainsi détenteurs d'un savoir attribuable tant à leurs cultures d'origine qu'à leur expérience actuelle, savoir que les conditions de leur accueil ne leur permettent cependant pas de transmettre. Ainsi, le peu de revalorisation personnelle qu'ils trouvent dans leur richesse culturelle et identitaire est-il là encore empêchée d'expression. Rares sont les personnes interrogées à ne pas souffrir de la solitude. Ali, Érythréen souffrant d'une dépression profonde, nous dit cette phrase émouvante : « *Ici, dans le centre de santé, je me sens comme une personne (a human being), ce n'est pas comme avec d'autres où je ne suis rien.* » Bob, Soudanais de 35 ans, dit ne pas s'être fait d'amis : « *C'est pas simple, chacun sa communauté...* » Mickaël, Nigérian, marque une différence essentielle : « *Je n'ai pas d'amis ici, juste des relations. Je suis méfiant et solitaire.* » Beaucoup partagent des chambres et appartements avec d'autres personnes vivant la même situation, et rares sont ceux chez lesquels cette cohabitation se passe harmonieusement. Il est fait état de difficultés à ce que chacun paie sa

**« Ici,
dans
le centre
de santé,
je me sens
comme
une
personne
(a human
being),
ce n'est pas
comme avec
d'autres
où je ne
suis rien. »**

part de loyer, de suspicions de vols et autres, de promiscuités indésirables pour certaines femmes... La présence de «compagnons de misère» ne semble pas avoir prise sur l'isolement ressenti, ce qui illustre là encore sa gravité. Le groupe, et la fonction de protection qu'il assure à ses membres, font ainsi cruellement défaut. Il en résulte, évidemment, une impossibilité à se représenter l'idée d'une «cause commune». François, Congolais de 28 ans, s'interroge : «*Tu te réveilles le matin et tu es énervé. Mais contre qui ?*» Cette question semble fondamentale. Face à un processus d'isolation aussi globalisé, il devient difficile de structurer une critique de façon à l'adresser à quiconque.

Vers une critique nuancée

Les dénonciations que nous avons évoquées jusqu'ici concernent essentiellement des événements traumatiques répétés, qui ne témoignent pas de l'ensemble du vécu des migrants à Istanbul. Nsele, par exemple, est catégorique : «*Les Turcs aiment bien rencontrer l'Africain. Ils disent eux-mêmes que la situation est difficile dans leur pays. J'ai de l'espoir.*» On voit là comme la simple évocation d'une communauté de vécu avec les populations locales ouvre à des projections positives dans l'avenir. Et de poursuivre : «*Istanbul, c'est une bonne ville pour les étrangers.*» Lors d'un entretien avec deux jeunes Sénégalais, Ba dénonce ainsi les violences quotidiennes et le racisme, mais affirme également avoir rencontré des gens «biens» : «*La méchanceté des gens ici ? Comme partout dans le monde...*» Ali, son camarade, ajoute : «*Je pense que ça va aller mieux. Beaucoup de gens respectent les Noirs. Plus qu'avant. On me tape sur l'épaule amicalement. Il y a les bons et les méchants... Petit à petit, il y a les Droits de l'homme en Turquie.*»

Nous sommes ainsi amenés à distinguer les critiques adressées aux populations de celles adressées au gouvernement et aux instances étatiques. Enzo, musicien congolais de 30 ans, est convaincu : «*Les Turcs sont ignorants, pas méchants. Ils ont un sentiment d'infériorité. Il faut essayer de sensibiliser le gouvernement turc.*» Car si les migrants reconnaissent comme un progrès certains gestes effectués par le gouvernement turc envers eux, notamment la délivrance récente d'un

permis de séjour⁵, leurs critiques concernant le droit au travail n'en sont que plus nourries : «*Ils ont fait une annonce comme quoi, si on déposait notre demande entre le 1^{er} et le 15 août, on pouvait recevoir l'lkamet (le permis de résidence) (...). Mais ça ne sert pas à grand-chose, tu ne peux pas travailler (...). Au moins, qu'ils nous disent la vérité ! Qu'ils nous rapatrient tous ! Ou qu'ils nous donnent le permis de travail !*» Cette exclamation révoltée d'Adama montre l'extrême souffrance qui résulte d'un étrange paradoxe : le document qui accorde aux personnes dites «migrantes» le droit de séjourner en Turquie leur interdit explicitement de travailler. Or le travail, comme l'ont démontré d'innombrables études en sciences humaines, est l'une des principales activités culturelles permettant au sujet de participer à l'institution permanente de sa culture et de contribuer ainsi à son maintien comme à son évolution, soit de s'y affilier. À ce titre, le refus du permis de travail peut être assimilé au refus de ce qu'on pourrait appeler un «droit à contribution», soit à faire exister sa créativité dans une collectivité. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les quelques personnes témoignant lors des entretiens d'une bonne intégration et d'un état psychique satisfaisant ont en commun d'avoir trouvé un travail où ils ne rencontrent pas de discrimination. Pour exemple François, Togolais, qui travaille dans une fabrique de jeans : «*Je suis le seul Noir là-bas. Il n'y a pas de racisme de la part des travailleurs qui sont des Turcs ou des Géorgiens.*» John, Nigérian, travaille également dans une fabrique où le travail est «dur» mais où l'on traite de la même manière les Turcs et les employés étrangers. Pour lui : «*La Turquie est un bon endroit.*» On distingue là comment le travail commun, soit la conjonction des forces de chacun dans un même but, peut faire disparaître certaines frontières entre les communautés et restituer à chacun sa valeur propre.

Les personnes interrogées se réfèrent régulièrement aux Droits de l'homme, et c'est au nom de la Déclaration universelle des Droits de l'homme que nous transmettons ici leurs paroles. Si ce document n'a pas de portée juridique véritable en tant que telle, il recèle une incomparable importance symbolique. En voici le second paragraphe : «*La méconnaiss-*

sance et le mépris des Droits de l'homme ont conduit à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'homme. » Le propre de cet écrit fondateur est en effet d'avoir été rédigé selon un principe d'universalité, allant donc au-delà des frontières et des différences entre les peuples, et ce dans l'identification de maux communs à chaque habitant de la terre. Les droits au logement, au travail, à l'accès au soin, à la libre circulation, y tiennent chacun une place essentielle, proportionnelle aux graves manquements dont ils ont fait l'objet tout au long de l'histoire jusqu'à nos jours. L'ennemi n'est alors plus l'autre, celui qui semble différent, mais certaines tendances inhérentes à l'humanité dans son ensemble et dont il s'agit de se protéger dans une œuvre commune régie par un droit applicable pour tous. Rapporté aux travaux de Bion cités plus haut, il s'agit là d'un facteur potentiel de solidarité généralisée. Traités en indésirables voire en ennemis, les migrants savent bien, eux, que leurs principaux ennemis sont l'intolérance et l'exclusion. Et cet appel récurrent aux Droits de l'homme peut être considéré comme une tentative de faire valoir une référence commune avec leurs rares interlocuteurs. Mais surtout la critique s'adresse ainsi à l'humanité d'autrui.

De connaissance en reconnaissance

L'étranger est appréhendé comme le dépositaire de tout ce qu'un groupe donné ne veut pas voir en lui-même, porteur de la désagrégation possible du groupe comme de ses membres. Il convient de rapprocher ce phénomène de celui que S. Freud décrivait sous le nom d'*Unheimlich*⁶, désignant ce qui est à la fois étranger et familier, parce que refoulé. En l'étranger, l'homme comme les groupes humains rejettent avant tout ce qu'ils rejettent en eux-mêmes, et craignent avant tout de perdre leur propre différence singulière. Ainsi et contrairement aux idées reçues, c'est la ressemblance qui effraie, non la différence. René Kaës inclut la différence culturelle à côté des autres différences essentielles auxquelles le psychisme est confronté pour pouvoir se structurer : différence humain/non-humain ;

différence des sexes ; différence des générations⁷. Faire avec et non contre ces différences reste le moyen de trouver sa place dans un processus essentiel de reconnaissance.

Les interprétations effectuées par les personnes dites « migrantes » ont en commun de prouver qu'une capacité à s'interroger et à envisager le point de vue d'autrui survit à toutes les souffrances et vexations subies au quotidien. Délaissées, rejetées, agressées, isolées, empêchées de se réaliser en tant que sujets, maintenues dans une situation paradoxale, elles gardent cependant le désir admirable de partager leurs richesses culturelles et personnelles en s'intégrant à la société turque, considérant la complexité de leur situation avec toute l'humanité dont ces mesures d'exclusion semblent chercher à les priver. C'est là l'ébauche d'un dialogue qui se cherche désespérément des interlocuteurs. Il serait grand temps que le gouvernement de Turquie, et par là même les populations de cette nation, reconnaissent l'existence de ces personnes dans toute sa richesse et sa complexité. Reconnaître l'autre comme semblable dans sa différence sans se sentir menacé dans son identité et sa singularité profonde est le difficile parcours du psychisme humain, à l'échelle d'un sujet comme à celle de notre espèce. Gageons que, dans ce domaine, les personnes vivant des situations de migration ont beaucoup à nous apprendre. Et nous leur rendons hommage de conserver précieusement le désir de le faire.

Bibliographie :

- BION.W.R, 2002, *Recherches sur les petits groupes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD.S, 1985, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, coll. « Folio essais », Éditions Gallimard.
- FREUD.S, 1995, *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF.
- (FURTOS.J, 2008, « Etre dérangé par le social », in FURTOS.J et al., *Les cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*, Editions Masson.
- KAES.R, 2012, « Une différence de troisième type », in Kaes. R et al., *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Paris, Éd. Dunod.